

Paracha
Vaethanan

• 26 •

ט"ו אב תשפ"ה
5785

י"ל ע"י

קהילת שבתי בבית ד'

בנשיאות מורנו ורבנו הר"צ
רבי גמליאל הכהן
רבינובין שליט"א

טיב הקהילה

Edition française

בצרפתית

טיב המעשיות

Espérer la délivrance

« Consolez, consolez Mon peuple, dit votre D.ieu. Parlez au cœur de Jérusalem et annoncez-lui... » (Isaïe 40, 1)

Le Tiféret Chelomo commente ainsi ce verset : chaque nuit, la Chekhina pleure amèrement sur Jérusalem. Et chaque nuit, Hachem la console, consolation après consolation. Car c'est justement par l'accumulation de ces consolations que la grande consolation future prendra toute sa force. Si déjà un être humain ne prononce pas de paroles en vain, à plus forte raison le Roi des rois, le Saint béni soit-Il !

Et chaque consolation prononcée créera, à la fin des temps, une délivrance nouvelle, une rédemption propre. C'est le sens de l'expression répétée « consolez, consolez » : de nombreuses consolations. Et c'est ce que signifie aussi « parlez au cœur de Jérusalem » : dites-lui cela précisément, faites-lui entendre ces paroles.

טיב המערכות

C'est votre sagesse et votre intelligence aux yeux des « peuples »

Un jour, un enfant qui n'avait pas très envie d'étudier la Torah reçut une promesse de son père : s'il faisait des efforts et étudiait sérieusement, il recevrait une récompense. Mais au lieu de se réjouir, l'enfant se mit à pleurer. Son père lui demanda pourquoi il pleurait, et il répondit : « Je pleure parce que je ne suis pas capable d'étudier sans récompense. C'est une véritable honte pour moi... »

Son père lui répondit : « Je suis heureux que ton désir et ton aspiration soient d'étudier même sans récompense. Mais pour l'instant, tu ne dois ni t'attrister ni avoir honte d'étudier pour une récompense, car nos Sages ont déjà enseigné : "En étudiant avec un intérêt personnel, l'on parvient à une étude désintéressée." »

Parfois, il nous arrive de renoncer à accomplir une Mitsva simplement parce qu'on nous propose une récompense en échange, ou pour d'autres raisons : par exemple, parce qu'on ne veut pas être honoré à cause de cela, etc. Mais si l'on prend un instant pour réfléchir et que l'on met les choses en balance, d'un côté se trouve la possibilité d'accomplir la Mitsva, avec sa récompense à la clé... et de l'autre côté : rien ! Ni la mitsva, ni sa récompense.

Après avoir pesé les deux options, on comprend que cette « rigueur » que l'on s'impose parfois à soi-même peut en réalité être un piège du mauvais penchant, qui cherche par tous les moyens à nous empêcher d'accomplir une Mitsva.

Hachem nous dit : « Vous les garderez et les accomplirez, car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples... Et ils diront : elle ne peut être que sage et intelligente cette grande nation ! » On voit donc que même si, en général, on doit étudier la Torah pour elle-même, sans chercher de récompense, il y a des situations où il est permis et même nécessaire d'étudier la Torah ou d'accomplir les Mitsvot pour susciter l'admiration des nations, afin qu'elles disent : « Quel peuple sage et intelligent ! »

Il ne faut pas culpabiliser en se demandant comment on a pu en arriver là, à devoir apprendre pour impressionner les peuples. Bien au contraire : il faut se renforcer et se rappeler que telle est la volonté de D.ieu — que nous étudions, que nous accomplissions Ses commandements, même si pour l'instant ce n'est pas totalement désintéressé. Comme nos Sages l'ont dit : « En étudiant de manière intéressée, on parvient à une étude sincère. »

Voici un exemple touchant d'une perception simple et authentique de l'attente véritable de la délivrance et de la venue du Machia'h.

Mon grand-père maternel, Rav Ye'hie Meïr Zilber, était un homme simple, droit et intègre, animé d'une foi pure et entière.

Menuisier de métier, il vivait dans une telle attente de la Guéoula et avec un tel amour d'Hachem, qu'il avait l'habitude de dire : « Lorsque notre Machia'h viendra et que le Temple sera reconstruit, je me consacre entièrement à tous les travaux de menuiserie et de réparation nécessaires dans le Beth Hamikdach ! »

Et lorsqu'on lui demandait : « Mais que feras-tu pour subvenir aux besoins de ta famille ? », il répondait avec un sourire : « Trois mois de travail par an suffisent pour gagner sa vie ; les trois autres quarts de l'année, je les réserve pour les travaux du Beth Hamikdach ! » Il n'est donc pas étonnant que ce sentiment ait profondément imprégné le cœur de ses enfants. Ils ont grandi dans une maison où l'attente de la Délivrance complète était vécue de tout cœur, au quotidien.

Nous en avons eu la preuve tangible chez sa fille, notre chère mère Mikhla Ita. Sa foi en la Guéoula entière et véritable s'exprimait concrètement dans tous les aspects de sa vie. Elle aspirait constamment à la Délivrance et priait sans relâche pour qu'elle soit accélérée.

Elle s'était imposé une coutume bien à elle : chaque veille de Pessa'h, après-midi, elle refusait toute aide de son mari. Malgré la lourde fatigue liée à ce jour si chargé en préparatifs pour la fête, elle se dévouait seule, avec ses filles, pour toutes les tâches ménagères et l'organisation du Séder.

Et elle expliquait cette conduite avec une logique claire, profondément ancrée dans sa foi : « Bientôt, le Temple sera reconstruit, et dans très peu de temps, le Machia'h viendra ! Alors, mon époux qui est Cohen, officiera dans le Beth Hamikdach, en accomplissant son service sacré.

Or, à la veille de Pessa'h, à cette heure précise, les Cohanim sont occupés par la multitude des tâches liées au sacrifice du Korban Pessa'h ! Si nous ne nous habituons pas dès maintenant à ne pas dépendre de son aide à ce moment-là, il nous sera difficile de nous adapter à la nouvelle réalité qui s'imposera lorsque le Temple sera reconstruit... »

Ainsi, elle trouvait sans cesse toutes sortes de moyens concrets pour ancrer la foi en la venue du Machia'h dans la vie quotidienne.

Elle avait l'habitude de nous dire : « Lorsque le Beth Hamikdach sera reconstruit, très prochainement, nous aurons besoin de deux réfrigérateurs à la maison ! L'un sera réservé aux Kodachim — les viandes sanctifiées et les aliments purs issus des sacrifices — que seuls les Cohanim ont le droit de consommer. Et l'autre servira à conserver les produits ordinaires, pour nos filles mariées à des Israélites, qui ne peuvent pas manger des Kodachim... »

De même que dans tous les domaines du service divin il existe des degrés multiples, les uns plus élevés que les autres, il en va de même pour l'attente de la Guéoula : il existe différents niveaux de conscience et de ferveur.

À titre d'exemple, je me permets de rapporter ce que j'ai eu le mérite de voir de mes

propres yeux, de façon constante, chez le Gaon Rav David Jungreis de Jérusalem.

Chaque fois qu'il arrivait dans la Amida à la bénédiction « Et à Jérusalem Ta ville, reviens avec miséricorde... », il fondait en larmes, versant des pleurs sincères au point que sa barbe était lentement imprégnée, goutte après goutte, de ses larmes.

Et à ce moment-là, il faisait un geste de ses mains, comme une pression autour de son cou, en signe d'étouffement, tel un homme qui accepte sur lui une mort douloureuse pour la délivrance d'Israël. J'ai longtemps été bouleversé par cette scène impressionnante, jusqu'au jour où j'ai découvert dans le Yaarot Devach (Drasha 1), dans son commentaire sur les intentions profondes de la Amida, les paroles suivantes :

« Dans la bénédiction "Et à Jérusalem Ta ville..." on doit verser des larmes sans interruption sur la reconstruction de Jérusalem et le rétablissement du règne de David, car c'est là le but ultime de la perfection humaine. Et si nous n'avons ni Jérusalem ni la royauté de la maison de David – à quoi bon vivre ? Les anges célestes pleurent jour et nuit la destruction de Jérusalem, s'ils ne cessent d'être endeuillés pour Tsion, comment pourrions-nous rester silencieux, comment ne pas pleurer sur ce 'Hilloul Hachem causée par la ruine de Jérusalem et la disparition de la royauté de David ?

Chaque homme doit dire en son cœur : Maître du monde, je suis prêt à livrer mon âme pour la sainteté de Ton Nom ! Et si je ne suis pas digne de voir la reconstruction de Sion et le retour de la royauté de David, alors que je meure pour la sanctification de Ton Nom, et que mes yeux ne voient pas ; mais Toi, rebâtis Jérusalem et fais reflourir le rameau de David, afin que Ton Nom soit sanctifié ! »

En découvrant ces paroles bouleversantes, j'ai trouvé un appui solide à la conduite du Rav David zatsal. Il est clair qu'il dirigeait son intention selon les paroles du Rav Yonathan précité – prêt à livrer son âme pour la reconstruction de Jérusalem et du Beth Hamikdash !

Ceci représente un niveau élevé, sublime et rare d'attente de la Guéoula – une aspiration véritable, vécue jusqu'au don total de soi.

Une histoire bouleversante du Rav Ye'hiehl Mikhel de Zlotchov sur l'attente de la délivrance finale et sa profonde empathie pour la détresse de la Présence divine.

Il est bien connu que Rav Mikhel vivait dans une grande pauvreté. À l'instar de nombreux Tsadikim, il choisissait de vivre continuellement dans le manque et la précarité, afin de partager, en quelque sorte, la douleur de la Chekhina en exil. Dans sa maison régnait une véritable détresse : la famine y était palpable, et la rabbanite n'avait rien pour apaiser la faim de leurs jeunes enfants, qui demandaient simplement du pain. Pendant ce temps, Rav Mikhel se trouvait au Beit Hamidrach, entièrement absorbé dans l'étude de la Torah et dans son service divin.

Un jour, un homme aisé et respecté se rendit chez Rav Mikhel. Lorsqu'il vit la détresse poignante qui régnait dans la maison, il fut profondément bouleversé. Le cœur serré par la souffrance de la rabbanite et de ses enfants affamés, il se hâta vers le Beit Hamidrach. Là-bas, il trouva le Rav plongé dans l'étude, tout entier absorbé dans l'adoration de son Créateur. L'homme s'approcha avec respect, mais ne put retenir son émotion. Il

s'excusa de l'interrompre, mais son cœur était en peine : « Comment pouvez-vous rester ici, dans la maison d'étude, alors que chez vous, la famine fait rage ? Vos enfants ont faim, votre épouse est dans l'angoisse, et vous ne faites rien pour eux ? Est-ce là la juste attitude ? N'avez-vous donc pas le devoir de subvenir aux besoins de votre femme et de vos enfants ? »

Rav Mikhel lui répondit calmement : « Je vois que tu ne saisis pas le sens profond de mon comportement. Il me faudra donc t'expliquer à l'aide d'un beau récit, à travers lequel tu comprendras véritablement le fond de la chose.

Un roi organisa un jour un grand festin à l'occasion des noces de son fils bien-aimé qui était fils unique, né après de longues années d'attente. La joie qui régnait alors dans le palais royal était indescriptible.

Quand arriva le temps des réjouissances, le roi ordonna à tous ses ministres et serviteurs d'inviter au banquet tous les habitants de son royaume, tous ceux qui étaient sous sa protection. Il ouvrit devant eux ses trésors abondants afin qu'ils puissent préparer mets raffinés, boissons exquis et innombrables présents précieux.

Les sujets du royaume, ayant entendu cette heureuse nouvelle en provenance du palais royal, accoururent en masse, dans une grande allégresse. Ils aimaient profondément leur roi, qui leur témoignait toujours bonté et générosité. Et en une telle occasion, où le roi lui-même les conviait à partager sa joie, tous vinrent avec un visage rayonnant. Bientôt, la salle du festin fut comble. Tous les sièges étaient pris, et il ne restait plus le moindre espace libre !

Parmi la foule, se trouvait un homme chargé, par ordre du roi, d'un rôle important dans l'organisation de la fête. Il s'était entièrement investi dans l'accomplissement parfait de sa mission. Mais lorsque le festin commença, et qu'il chercha une place pour s'asseoir, il ne parvint pas à en trouver une convenable. Partout où il tentait de s'installer, on le repoussait sous divers prétextes. À sa grande détresse, il dut rester debout, relégué dans un coin de la salle. Honteux et humilié, il baissait la tête, accablé de tristesse. Dans sa détresse, l'homme rassembla tout son courage et prit la décision d'aller s'adresser directement au roi en personne — lequel siégeait en tête du festin, rayonnant de joie et de lumière. Il voulait lui exposer son chagrin : du fait de sa fidélité dans l'accomplissement de sa mission, il se retrouvait désormais sans place pour s'asseoir, affamé, tandis que les convives se régalaient de viandes, de poissons et de tous les délices royaux. Mais avant même qu'il n'ait réussi à se frayer un chemin dans la vaste salle jusqu'à l'estrade d'honneur, et avant d'avoir pu atteindre la table du roi — un événement terrible se produisit !

Le fils du roi, le jeune marié, s'effondra soudainement au sol, perdant connaissance. Son visage devint blême, son apparence très inquiétante. Apparemment, l'émotion et les nombreuses préparations avaient affaibli ses forces.

Les secours furent appelés d'urgence et accoururent aussitôt. Le jeune prince fut transporté en toute hâte à l'hôpital.

En un instant, toute la joie fut interrompue et se transforma en tristesse et en profonde inquiétude. Le grand festin fut brusquement arrêté, anéanti en plein élan. Tous les convives furent frappés de stupeur et de panique. Quant au roi lui-même,

il fut immédiatement conduit hors de la salle. L'esprit brisé, il se retira dans ses appartements intérieurs, accablé de douleur et de peur. Ses yeux versaient d'abondantes larmes, et son âme ne trouvait aucun repos. Il ordonna à ses médecins et serviteurs de tout faire pour sauver la vie de son fils, le prince héritier — espoir de tout le royaume.

Lorsqu'à ce moment, notre homme — qui, rappelons-le, était en route pour présenter sa requête au roi — vit de ses propres yeux ce qui venait de se produire, il oublia aussitôt tous ses griefs, y compris le fait qu'on ne lui avait toujours pas attribué de place au banquet... Tout son être était absorbé par l'événement dramatique qui venait de survenir. Sa pensée, son cœur, toute son attention étaient désormais tournés vers la douleur du roi et de la reine bien-aimés. À plus forte raison, il ne lui vint même pas à l'esprit d'oser approcher le palais royal, encore moins de demander audience pour se plaindre de sa place manquante à la table du festin... Qui serait assez insensé pour aborder un tel sujet à un moment pareil devant le roi ?

De même, conclut Rabbi Mikhel, en est-il de notre sujet. Tant que le roi siège à son banquet dans la splendeur et la joie, il convient de lui adresser des demandes concernant la subsistance et les besoins matériels — et celles-ci sont alors bien accueillies.

Mais depuis que le fils du roi — c'est-à-dire le peuple d'Israël tout entier — est tombé de sa grandeur et a été exilé, et que le Roi des rois, s'est Lui aussi exilé avec lui et qu'Il est plongé dans une douleur et une souffrance indicibles, il n'est plus convenable, dans un tel contexte, de L'importuner avec des requêtes matérielles telles que la subsistance. Car nos douleurs ne sont rien comparées à la douleur immense de la Chekhina ! Voilà pourquoi, expliqua Rabbi Mikhel, je ne m'occupe pas à chercher ma Parnassa, ni ne supplie pour mes besoins. Mon cœur est entièrement tourné vers la douleur de la Présence divine, et vers la Délivrance tant attendue.

Lorsque le célèbre empereur d'Autriche, le roi Wilhelm, visita Jérusalem, le Gaon Rav Yossef 'Haïm Zonnenfeld, sortit à sa rencontre avec une délégation de notables représentant la communauté juive locale.

Le roi, profondément impressionné par la stature vénérable du Rav et par sa sagesse renommée, exprima le désir de rendre visite au "roi des Juifs" dans sa demeure personnelle.

Lorsqu'il arriva dans le modeste logement du Rav, situé dans le quartier de Baté Ma'hassé de la Vieille Ville, il ne put cacher sa stupéfaction : « N'est-il donc pas possible de procurer au Rav une habitation plus digne ? » s'étonna-t-il. À ses yeux, un homme d'une telle envergure, "le roi des Juifs", ne pouvait résider dans une telle simplicité.

Rav Yossef 'Haïm l'emmena alors près de la fenêtre et lui montra le Mont du Temple encore en ruines, puis lui dit avec une douleur profonde : « Tant que la Maison de notre D.ieu n'est pas reconstruite comme il se doit, nous ne pouvons habiter dans de belles maisons. Il faut d'abord rebâtir cette demeure, et seulement ensuite, nous pourrions nous aussi vivre dans des habitations belles et luxueuses ! »